terranée. On conçoit facilement quelle gêne et en même temps quel préjudice causaient au commerce de l'Inde cette nécessité de décharger et de recharger les marchandises, et ces transports par terre depuis la mer Rouge jusqu'à la ville d'Alexandrie ; ainsi s'expliquent cette constante préoccupation des esprits et l'importance qu'on attachait à la découverte d'un chemin qui rendît les communications moins lentes et moins dispendieuses.

Une autre circonstance servit encore les projets de Colomb : il épousa la fille d'un des capitaines avec lesquels il s'était lié à Lisbonne ; ce capitaine avait découvert les îles de Porto-Santo et Madère ; ainsi il put consulter à son aise les journaux et les cartes de cet habile navigateur ; ces documents si précieux pour lui étaient l'objet de ses études et de ses méditations ; le jour et la nuit, il les examinait, les comparait avec les notions transmises par d'autres navigateurs, avec leurs récits, avec les diverses hypothèses de la science. Il puisait dans ce travail assidu une ardeur nouvelle, une nouvelle énergie pour l'accomplissement des desseins qu'il roulait dans sa tête ; il brûlait du désir de marcher sur les traces des navigateurs déjà célèbres par leurs heureuses explorations, et il voulut visiter lui-même les îles nouvellement découvertes. Il s'embarqua donc pour Madère ; il y resta quelques années, et augmenta sa médiocre fortune par des spéculations commerciales, en fréquentant tour à tour les Açores et les îles Canaries.

Toutefois ces spéculations et ces courses ne pouvaient le détourner du but qu'il s'était proposé, ni lui faire perdre de vue le sujet principal de ses réflexions. « N'y a-t-il pas, se disait-il souvent à lui-même, pour arriver dans l'Inde un